

MYTHE OU RÉALITÉ

Que reste-t-il de sacré ?

Après les tragiques événements qui ont frappé la rédaction de *Charlie Hebdo*, après la folie meurtrière qui s'est déchaînée dans un supermarché parisien, les questions fusent : pourquoi une telle violence pour quelques caricatures ? On a touché à la religion, on a blessé la liberté d'expression, on a attenté à la vie humaine. Mais au fond, que reste-t-il de sacré dans cette société ?

Dans une région d'Afrique centrale, des ingénieurs européens travaillent pour une entreprise de construction de routes. Un dimanche, ils partent en balade au volant de leur 4x4. Au détour d'une piste en terre battue, les promeneurs découvrent un large espace couvert de petites pierres blanches qu'ils traversent allègrement et dont ils font leur terrain de jeu. Sans le savoir, ils viennent de profaner un lieu sacré, celui des morts : la terre des ancêtres. C'est l'émoi dans la population. Pourquoi ? Par leur geste, ils ont fait violence, ils ont brisé quelque chose d'essentiel : le fondement d'une culture et d'une société, ce qui lie les humains entre eux et avec leurs ancêtres, ce qui nourrit leur appartenance à une communauté et à une tradition. Difficile de réparer un tel geste. Les ingénieurs devront rentrer au pays.



EUROPE DÉSACRALISÉE

Dans la société moderne européenne, où est le sacré ? Quel est le soubassement qui la fonde et la porte ? Ce qui est intouchable et inviolable sous peine d'ébranler les fondements du vivre-ensemble. Depuis plusieurs siècles, ce n'est plus la religion chrétienne. Est-ce la raison, la science, le progrès, la liberté, la démocratie, l'égalité, la fraternité ? Un peu de tout cela, sans doute. La philosophe liégeoise, Gaëlle Jeanmart, qui anime des ateliers de philosophie pour les enfants et les adolescents, explique dans le journal *Le Soir* (26/01/15) : « Avec le déclin des grandes formes collectives de sacralisation, des grandes 'messes', le sacré n'a pas disparu, il s'est individualisé. On a chacun ses rites quotidiens, ses habitudes, ses lieux sacrés : notre école, le lieu où l'on a embrassé pour la première fois... C'est une manière de s'humaniser sans doute. Mais avons-nous besoin de ces rites pour être plus humains ? » L'individu est sacré, le moi, le « je ». Mais en quoi se relie-t-il aux autres ? En quoi fait-il groupe ? D'autres considèrent que c'est l'économie de marché qui fait office de religion et de sacré : « *Au sens strict du terme*, écrivait Jean-Claude Guillebaud en 1995, *nos décideurs surpayés, qui s'abritent derrière le marché pour légitimer leurs privilèges, ressemblent à ces barbus fondamentalistes qui brandissent le Coran pour couvrir l'oppression de leurs femmes. À intégriste, intégriste et demi. Le marché devient la charia de nos démocraties libérales.* » Un marché qui engendre des exclusions et des injustices et qui ébranle les équilibres écologiques. Entre la liberté sans borne de l'individu et l'exaltation de la consommation de masse qui creuse les inégalités, y a-t-il encore place pour un vivre-ensemble dans la fraternité ?

SACRÉ PLURIEL

Dans le contexte occidental, le sacré n'est plus l'apanage des religions instituées. Comme la spiritualité, il en est déconnecté. Pour Pierre Somville, professeur émérite à l'Université de Liège, « *la première forme de perception du sacré, c'est de se rendre compte que le flux vital qui nous traverse ne nous appartient pas. Quelque chose nous dépasse. Un flux vital dont nous sommes locataires et non pas propriétaires. Je ne suis pas le maître de mon propre destin.* » Certains en font l'expérience en se confrontant aux grandes questions de la vie et de la mort, d'autres en communiant avec

la foule lors d'un concert, d'autres dans la contemplation d'une œuvre d'art, d'autres encore dans l'engagement pour une cause commune ou dans la relation amoureuse. Le sacré n'existe pas en soi, il est ce que l'on sacralise : « Pour moi, mes enfants, c'est sacré ! » En d'autres termes aussi, il est ce pour quoi on est prêt à se battre, à se sacrifier voire à donner sa propre vie.

QUERELLE DES IMAGES

En quelque sorte, le sacré s'humanise en se sécularisant. Pour autant, le sacré religieux ne disparaît pas. Il se transforme et évolue en fonction du contexte et de l'histoire. Dans la tradition chrétienne, on a longtemps considéré la Bible comme un texte auquel on ne pouvait toucher et qu'on ne pouvait pas interpréter. Certains de ses livres avaient même été mis

Le sacré n'existe pas en soi, il est ce que l'on sacralise, ce pour quoi on est prêt à sacrifier sa vie.

à l'index. En s'appuyant sur l'archéologie, les sciences humaines et la philosophie, les exégètes ont mis en lumière le contexte historique dans lequel ont été écrits tous ces textes. Les traductions les ont rendus accessibles aux chrétiens qui, aujourd'hui, peuvent les lire et en faire émerger du sens pour eux-mêmes. Les représentations et les images du sacré ont aussi été contestées. Au VII^e siècle, des groupes de chrétiens appelés iconoclastes ont voulu faire interdire toute représentation du Christ et des saints dans les icônes. Un siècle plus tard, le concile de Nicée affirmera que rien n'empêche de représenter le Christ puisqu'il s'est incarné. Ce n'est pas l'image que l'on vénère mais la réalité « sacrée » qu'elle représente. La caricature rappelle qu'il ne faut pas confondre image et réalité. Mais en brisant ou en méprisant volontairement l'image, on risque de blesser l'autre dans sa relation avec cette réalité qui le dépasse.

CLERGÉ SÉPARÉ

Au cours de son histoire, l'Église chrétienne n'a pas échappé à la sacralisation. Comme dans les religions anciennes, elle a réintroduit une distinction entre le sacré et le profane. Particulièrement dans la liturgie. Églises, autels et prêtres ont été consacrés. Pour le théologien

belge, Joseph Comblin, « *le clergé, en tant que classe séparée, est une invention de Constantin (IV^e siècle), Jusque là, il n'y avait pas de distinction entre personne sacrée et personne profane : tous étaient laïcs car Jésus n'avait pas prévu autre chose... Au contraire, il avait mis à l'écart les prêtres et n'avait en aucun cas prévu l'apparition d'une autre classe sacerdotale car tous les hommes sont égaux. Il n'y a pas non plus des personnes sacrées et d'autres non sacrées car, pour Jésus, il n'y a pas de différence entre le sacré et le profane : tout est sacré, tout est profane.* » Cette séparation entre le sacré et le profane s'est encore accentuée dès le XVI^e siècle lorsque l'Église catholique s'est opposée à la réforme protestante. Il a fallu attendre le Concile Vatican II pour la réduire quelque peu. Mais entre laïcs et prêtres, l'écart demeure : « *Il y a un clergé qui se voue à ce qui est sacré, poursuit Comblin, et tous les autres, qui vivent dans l'espace profane, sont des récepteurs et non des acteurs. (...) Pour jouer un rôle actif, il est nécessaire d'être consacré.* »

AMOUR DU FRÈRE

« *Ce qui est sacré, ce ne sont pas les pierres, mais les hommes. Est-il normal que repose de fait sur les épaules de 70 prêtres le souci de plus de 300 bâtiments appartenant presque tous aux collectivités locales et dont la majorité ne sert que quelques dizaines d'heures par an ?* » Cette question est posée dès 1970 dans un document de réflexion à l'usage d'un diocèse de la Creuse en France. Elle s'inspire d'une intuition fondamentale de l'évangile : pour Jésus, le sacré n'est pas dans un temps ni dans un espace réservés aux prêtres et aux grands-prêtres dans un Temple de pierres, il n'est pas dans un sacrifice offert ni dans un culte rendu à Dieu, il n'est pas non plus dans une doctrine ni dans un code de lois à respecter. Le prophète de Nazareth résume d'ailleurs toute la loi en ces quelques mots : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même.* » Les rencontres, les paraboles, les gestes de Jésus le signifient : ce qui est sacré pour l'évangile, c'est la relation au frère, particulièrement le pauvre, l'opprimé, l'exclu. Relation de partage, de justice, d'amour et de pardon qui peut transformer un monde de violence en un monde de paix et de bonheur, ce que Jésus appelle le Royaume de Dieu. Pour les chrétiens, c'est dans cette relation d'amour que Dieu se révèle.

« C'est aux hommes de choisir ce qui les dépasse ! »

Les textes fondateurs des religions sont sacrés pour les croyants. Mais il existe aussi un sacré profane et même un sacré athée. Le tombeau du soldat inconnu, la liberté d'expression, le suffrage universel, Ground Zero à New York, le mausolée de Lénine à Moscou ne relèvent pas d'un « passé éternel » mais d'un sacré qui se joue « ici et maintenant ».

Des espaces clos, des lieux dédiés, des monuments qui font impression, dits inviolables et éternels, protègent le sacré du monde ordinaire. Instinctivement, en ces lieux, on ajuste sa manière d'être : le pas se fait plus lent dans un cimetière militaire, la parole moins bavarde et plus basse dans un lieu

de prière, on met ou on enlève son chapeau devant la tombe du soldat inconnu, on se déchausse à l'entrée de la mosquée ou du Taj Mahal, on veille à son habillage dans une synagogue. Les frissons ou l'émotion que l'on ressent devant un accouchement, dans un Palais de Justice ou dès que résonnent les premières notes

de l'hymne national laissent penser que le sacré ne se définit pas seulement par opposition au profane. Que du contraire puisqu'aujourd'hui, « nous faisons du sacré avec du profane », comme l'affirme l'écrivain et philosophe français Régis Debray. Le messianisme politique des États-Unis, comme le nazisme ou les communismes



© Steven VANDEPUTTE

d'État, ont leurs objets de culte, leurs cérémonies, leurs rites, leurs morales. Le sacré devient même un bien public. Ainsi, le respect de la vie s'impose à tous dans les questions de bioéthique, au-delà des options différentes que l'on peut prendre sur le statut du fœtus, le statut du corps quand on parle de dons et de greffes d'organes ou les questions de fin de vie.

PAS POUR TOUJOURS MAIS TOUJOURS

Le sacré « *n'a jamais cessé de vivre... de s'actualiser* », affirme Régis Debray. Quel est donc le noyau dur du sacré qui fait, dit-il, qu'« *il y a toujours de l'inviolable dans une société* » ? Régis Debray dans son très beau livre *Jeunesse du sacré* invite à une promenade à travers les nombreuses variables historiques et géographiques du sacré. Il en retire au moins trois observations. Le sacré ne se confond pas avec le religieux. Il ne se conjugue pas au passé. Il ne se confond pas avec la recherche d'exotisme.

Les grandes religions historiques sont nées sur le terreau du sacré, mélange de craintes, de peurs, de tremblements et de respect. Le sacré a précédé les religions instituées. Les religions elles-mêmes ont souvent contesté l'excès de sacré qui déforce la foi du croyant. Ainsi, le christianisme débutant est une tentative de désacraliser le sacré (considéré comme païen) de l'époque. Dans sa réponse à une question posée par la samaritaine : « *Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem* », Jésus répond : « *Femme, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père* », bannissant ainsi toute idée de sanctuaire. Le religieux n'est pas lié à un lieu, ni à des pierres. Mais après que le prophète a parlé, les prêtres sont revenus avec lieux saints, maisons-dieu, reliques et hiérarchie ecclésiale. Il ne suffit donc pas de « *déclarer qu'on se déleste du sacré pour s'en débarrasser* ». On peut supprimer Dieu, le sacré demeure, comme l'a montré à suffisance l'expérience soviétique : « *Le communisme bureaucratique a fabriqué combien de mausolées, de statues... alors que l'athéisme était une religion d'Etat.* »

HORS DU CONSACRÉ

Le sacré contemporain conduit hors des temples, églises, mosquées et synago-

gues. Le sacré a débordé du religieux, dès le moment où les religions ne mènent plus les États. Le sacré s'entend dans toutes les langues et dans toutes les formes de régimes. Il est faux de penser que le sacré n'est plus de ce temps. Le salut, aujourd'hui, est dans le Progrès, les valeurs économiques, le plaisir consommatoire.

Le sacré, c'est « *ici et maintenant* ». Le droit des victimes, la marche blanche, partir en grève, le non-respect des Droits de l'Homme suscitent une émotion sacrée d'appartenance tandis que les menaces qui pèsent sur l'époque (l'accumulation des déchets nucléaires, les risques d'usage de l'atome, l'agrandissement du trou d'ozone, les avancées

« La sacralité ne se marchande pas, ne se négocie pas. Elle fait d'un tas un tout. La sacralité est ce qui dépasse les hommes, ce qui peut les unir. Mais c'est aux hommes de choisir ce qui les dépasse. » (Régis Debray)

du clonage...) provoquent craintes et tremblements. La peur de leur perte engage les peuples à s'engager dans des manifestations qui portent les signes du sacré. Le sacré d'ordre a besoin de hiérarchie, de règlements et d'interdits. Le sacré de communion a besoin de processions, de rassemblements, de foules sentimentales.

Alors que « *l'Occident se targue de ne plus se prosterner devant quiconque* » il est pourtant à la recherche des mystiques à la mode. Il consomme des cocktails d'écologie, de spiritualité asiatique et de développement personnel. Les occidentaux pensent (re)trouver les mystères, les ancêtres, les esprits, la méditation, bref ce qu'ils croient avoir perdu ici, du côté des ghâts de Bénarès (Vanarasi), des falaises maliennes au pays des Dogons, des statues de l'île de Pâques ou des temples de Kyoto.

Régis Debray observe ainsi la montée dans les sociétés d'une nouvelle sacralité qu'il décrit comme « *un souci de repli, de repos, et de retour à soi. En parfait accord avec l'actuel renversement qui dégrade l'institué (école, armée, famille, académies, etc.) pour célébrer l'individu* ».

Soi seul est sacré, alors que le sacré est tout le contraire, une nécessité de la société pour faire lien et communauté. Le défi principal de demain ne serait-il

pas « *la reconquête du symbolique, qui unit* » alors que « *le diabolique est ce qui divise* » ?

LIBERTÉ, ÉGALITÉ... FRATERNITÉ ?

« *Qu'est-ce qui peut encore sceller une complicité, en dehors de la maison, du stade et du bureau ?* » Le sacré est-il condamné à se liquéfier dans les sociétés libérales et se dissiper en sacralisations festives de toutes sortes ? « *C'est dans une société qui n'a plus le sens des valeurs où le cynisme de la richesse règne, que l'on crée un vide d'appartenance* », écrit Régis Debray. Et n'est-ce pas ce vide d'appartenance qui favorise le fanatisme ? « *La sacralité ne se marchande pas, ne se négocie pas. Elle fait d'un*

tas un tout. La sacralité est ce qui dépasse les hommes, ce qui peut les unir. Mais c'est aux hommes de choisir ce qui les dépasse. »

On revendique avec force la liberté, l'égalité au service des individus. Mais où reste la fraternité, le troisième terme de la définition de la laïcité républicaine apparue en 1848 ? On

parle beaucoup de liberté d'expression, d'égalité des chances, mais quid de la fraternité ? « *Elle fait tapisserie, et personne ne l'invite à danser... alors qu'elle courait les barricades dans sa folle jeunesse.* » La solidarité vit encore à travers l'État-providence. La convivialité est à la mode, comme la fête des voisins. Au compte-gouttes. L'amitié est en réserve, en tête-à-tête. Mais la fraternité, le rêve qui va au-delà des limites de la famille, du clan, de la communauté de sang et de la couleur de peau, « *pouvoir appeler frère ou sœur un étranger qui ne porte pas notre nom* », reste en rade.

Certes, dit-on, il y a les Droits de l'Homme. Mais, cette « *religion civile* » est devenue un obstacle au dialogue à l'échelle du monde car elle reste l'apanage de ceux qui dominent le monde.

Christian VAN ROMPAEY

Régis DEBRAY, *Jeunesse du sacré*, Paris, Éd. Gallimard, 2012. Prix : 23 € - 10% = 20,70 €.

Régis DEBRAY, *Le moment fraternité*, Paris, Éd. Gallimard, 2009. Prix : 9 € - 10% = 8,10 €.